Père Boris Bobrinskoy
(1925-2020)

Le père Boris racontait parfois cette histoire: un journaliste demanda un jour au Mahatma Gandhi quelle était pour lui la plus belle des religions. Gandhi répondit: "sans hésiter le christianisme". Etonné, le journaliste lui demanda pourquoi il ne s'était pas alors converti au christianisme. Et Gandhi, avec un sourire ironique, lui répondit: "Mais parce que les chrétiens sont les gens les plus abominables".

Pour le père Boris, la division des chrétiens était le scandale des scandales, vécu par cet homme de lumière comme la marque noire de la faiblesse humaine. Ce qu'il en éprouvait était de la douleur plus que de la colère. La foi qui le portait était si ardente et si pleine de confiance, tellement inspirée par la parole de Clément d'Alexandrie: "tu vois ton frère tu vois ton Dieu" qu'il cherchait envers et contre tous à toujours rencontrer, toujours dialoguer, qu'il voulait toujours trouver une zone de contacts pour ne jamais perdre l'espérance d'une réunion à l'horizon. C'est cela qui explique le grand engagement dans sa vie pour la rencontre œcuménique. Pour le père Boris, il ne s'agissait nullement de chercher un quelconque syncrétisme, une quelconque concession sur ce qui lui apparaissait comme le cœur même de l'Orthodoxie. Cet essentiel, il le défendait sans aucune faiblesse. Sa prière ardente était que la force lui soit toujours donnée de travailler à faire le tri entre l'essentiel et l'accessoire, parce qu'il était convaincu que c'est dans l'essentiel que l'Esprit Saint permet aux hommes sincères de se retrouver. On l'a vu pleurer, bouleversé, lors des secousses qui ont balloté l'archevêché de la rue Daru. Lors des Vêpres du Pardon, au moment solennel qui marque l'entrée dans le Grand Carême, cet homme brûlant de bonté et de générosité se prosternait devant tous en demandant pardon dans un sanglot pour un amour et une attention qui lui semblaient toujours tièdes par rapport à ce qu'il aurait désiré donner…

Le duo puissant de théologiens qu'il a formé avec Olivier Clément illustrait sa vision d'une Orthodoxie ouverte, en cheminement perpétuel à la recherche du Dieu incompréhensible. La tradition selon père Boris ne pouvait être seulement une collection de rites, un conservatoire destiné à repousser toute nouveauté comme une ruse du Malin, un congélateur destiné à servir de cocon confortable pour attendre la Résurrection sans se poser de questions. L'église, corps du Christ sans cesse en devenir dans une Création qui "gémit encore dans les douleurs de l'enfantement", doit être une entité vivante, qui sache à la fois réaffirmer sans hésiter le message évangélique et se remettre en question pour répondre aux interrogations de l'Humanité. Père Boris, avec douceur, force et humilité, tenait ainsi front aussi bien à un certain athéisme agressif (mais loin d'être majoritaire...) qui trouve un plaisir un peu puéril à dénigrer toute spiritualité qu'à la religiosité rigide et stérile de ceux (heureusement également minoritaires…) dont la joie malsaine est de promettre l'enfer à tous ceux qui ne pensent pas comme eux. Le père Boris proclamait le Christianisme comme une religion d'espérance et de libération, seule réponse viable à la noirceur et à la méchanceté des hommes.

Aller chez le père Boris à Boulogne, c'était plonger d'un coup dans l'héritage lointain et si proche de l'ancienne Russie, de ses bulbes dorés et de ses coupoles, des poèmes de Pouchkine et des romans de Dostoïevski, de la beauté chantante de sa langue et de ses horizons infinis de forêts de bouleaux et de champs de neige. Son amour de la Russie était sans limite; il ne manquait pas de candeur, voire même d'une certaine naïveté romantique, mais cette innocence presque enfantine impressionnait par sa transparence. Sa Russie était la Russie rêvée: il y puisait son inspiration et son courage de vivre et il n'était pas problématique qu'elle fût quelque peu différente de la Russie contemporaine qui résultait des décennies tragiques du XXe siècle où la Russie était allée de tempête en tempête. Le père Boris, né à Paris, fils de la première vague d'émigration et membre de la très haute noblesse, conservait en lui quelque chose du trésor spirituel fracassé après 1917.

Son amour de la France était d'une toute autre nature, mais je crois qu'on peut dire sans exagérer qui n'était pas moindre. Lui, par contre, était absolument inscrit dans le présent. Cela faisait du père Boris tout sauf un esprit lunaire qui vivait dans la coquille du passé et une sorte de demi-rêve. Le père Boris s'intéressait beaucoup à l'actualité qu'il suivait, qu'il commentait, qu'il cherchait à comprendre. Il était aussi un homme de son temps et quand il répétait régulièrement avec une pointe de coquetterie qu'il se sentait toujours jeune à 80 ans, ce n'était pas qu'une boutade. Il était en chemin toujours: face au Dieu de Lumière éternel, il lui semblait à juste titre que le chemin à parcourir est toujours infini et que, de ce fait, nous devons toujours nous sentir être des enfants.

Le couple souriant qu'il formait avec Hélène, montrant toujours douceur et tendresse, était un plaisir pour les yeux et le cœur. Si je n'ai pas eu si souvent l'occasion de le voir en famille, je ne risque pas de me tromper en pensant qu'il aura été un père et un grand-père attentif et engagé.

Quand on pense au fait qu'il était retiré du monde depuis quelques années déjà, affaibli par la maladie, on reste surpris du vide que ce départ crée. Il faut croire que ce pasteur exceptionnel aura réussi à transmettre quelque chose qui s'inscrit sur le long terme et qui sait continuer à vivre bien au-delà de sa présence physique. A n'en pas douter, le père Boris au cours de sa longue vie, aura réussi au centuple la mission de passeur qui lui avait été confiée.

Вечная память !

15 août 2020